

# Abel d'argent, poète protestant et baroque naïf

Autor(en): **Schmidt, Albert-Marie**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **9 (1959)**

Heft 2

PDF erstellt am: **05.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380710>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## ABEL D'ARGENT, POÈTE PROTESTANT ET BAROQUE NAÏF

Les amateurs mal informés prétendent volontiers, favorisant certaine nonchalance naturelle à l'esprit humain, que l'art baroque, tumultueuse et rigoureuse invention des apologètes de la Contre-Réforme, a soulevé unanimement la répugnance et la réprobation des âmes évangéliques, dont les œuvres de Jean Calvin nourrissaient la stricte expérience théologique.

Or, les trois plus grands poètes baroques de langue française : Aubigné, Du Bartas et Sponde, sont des protestants qui, loin de trouver dans leur enthousiasme le prétexte d'une délectation profane, entendent que leur Muse se consacre presque exclusivement au service de leur foi. Et celle-là ne pense pas qu'elle risque de scandaliser ou d'infirmier celle-ci en usant d'ornements violents et parfois bizarres. Si elle adopte les principes et les procédés que lui enseignent les théoriciens de l'art baroque, c'est qu'elle est pénétrée de la conviction qu'elle pourra tirer de la tumultueuse complexité de la nature, sans jamais fausser les aspects de cette dernière, de quoi illustrer, dans leur complexité simple, les antilogies de la vérité chrétienne.

Abel d'Argent est un bon exemple de la redoutable ingénuité avec laquelle les protestants baroques du début du XVII<sup>e</sup> siècle poursuivent les plus périlleuses transmutations. Par ses soins, les scènes du Nouveau Testament, que les calviniens du XVI<sup>e</sup> siècle prenaient pour support de leurs méditations ordinaires, se chargent de traits nouveaux, s'animent de mouvements inopinés, s'enrichissent de gloses scabreuses, contraignent les habiles à des conclusions insolites. Et l'auteur de ces étranges métamorphoses se serait sans doute défendu avec une douloureuse indignation, si on l'avait accusé de ne pas demeurer fidèle au propos éthique des premiers calviniens, si modérés, si pondérés, si lucides, si pudiques.

Au reste, par ses défauts et par ses qualités, par ses grinçantes incartades et par ses charmes harmonieux, la brève somme poétique

d'Abel d'Argent représente avec une évidence éclatante et facile un moment précis de la pensée et de l'écriture protestantes françaises. Elle mérite à ce titre un rapide examen. Nous nous sommes amusé à l'entreprendre. On trouvera ci-après certaines des remarques auxquelles nous avons pris le plus d'intérêt, voire d'agrément.

Abel d'Argent est issu d'une famille de notables dont les membres exercent d'importantes charges municipales à Sancerre, cette héroïque cité qui, par sa résistance, frappa d'admiration, durant les guerres de religion, les troupes catholiques, vainement ardentes à la contraindre de capituler. Quoique les voyages universitaires qu'il entreprend le dépaysent, il conserve toujours une mélancolique et cordiale fidélité à sa petite patrie d'origine. Il lui arrive de répandre des *larmes publiques sur la ruine totale du lieu de sa naissance* et d'égaliser ce désastre à celui qui accable le déplorable pays des Grisons où l'on voit une soldatesque effrénée

« A monceaux entasser les martyriser corps. »<sup>1</sup>

Si l'existence lui réserve maintes occasions de chagrins particuliers ou généraux, du moins n'a-t-il pas à supporter les tracas sordides de l'indigence. Fils du greffier du grenier-à-sel de Sancerre, il dispose de moyens suffisants pour séjourner à Genève. Il figure en 1618 sur le registre matricule de l'Académie. Il y noue un commerce que l'on peut supposer étroit avec le fameux Simon Goulard de Senlis. Celui-ci, commentateur des deux *Semaines* où Du Bartas a tenté de narrer la double geste de Dieu et des hommes, lui conseille de compléter cette épopée insigne en composant une *Seconde Création... en chaque jour* de laquelle il ferait *comme un rapport des autres sept jours de la première création à ceux-cy, ce qui eust enrichy de beaucoup cet ouvrage*. Mais il ne se résout pas à accomplir sur-le-champ un projet si ambitieux, bien que, consultant de *doctes theologiens*, il soit *approuvé de tous et exhorté d'entreprendre la piece à son loisir*. Les études qu'il poursuit dans l'une des métropoles spirituelles de l'Europe l'obligent momentanément à faire *autre chose que rimasser*.

Mais, comme il le déclare expressément, *la Poësie* ne dépend pas *simplement et absolument du labeur de l'homme* : elle est *un don du ciel*. Pour le contraindre à varier le thème énorme de la *Seconde Création*, Dieu le force à interrompre les travaux scolaires auxquels il donne ses soins. Bientôt, il est affligé du *regret importun de se voir séparé des Academies*. Il demeure *une année tout entière visité à la fois de diverses afflictions* : entre autres de la *privation de deux ou trois personnes* qu'il avait *les plus chères au monde, emportées par la mort inexorable*. Un érudit, expert à déchiffrer les signes de

<sup>1</sup> *La Semaine d'Argent*. Sedan, 1629, p. 22.

la volonté divine, lui révèle à quelles fins supérieures doit être employée sa pénible retraite : le Seigneur le pousse *comme Loth hors de la foule et du tumulte du monde pour souspirer à luy seul avec plus de liberté*. Aussi se résout-il à suivre tardivement les avis de Simon Goulard. Vers 1620-1621, il s'emploie à façonner de son mieux un enfant qu'il a *esté long temps à concevoir* et à rédiger en vers un *abbrégé de toute l'histoire Evangelique, ornée des simples traicts de la verité Divine*. Son ouvrage achevé, il ne peut s'empêcher de se glorifier et de s'écrier avec une superbe modestie :

« J'auray ce contentement en moi-mesme d'avoir le premier jetté la faucille en la moisson du Nouveau Testament et d'avoir comme frayé le chemin aux Poëtes François et à ceux qui viendront apres moy. Je prie le Pere des Lumieres qu'il suscite quelque plume plus riche que la mienne pour marier ses chants aux accords de l'Escriture sainte. »

Pendant huit ans environ, cette essence poétique des Evangiles reste serrée dans le portefeuille de celui qui l'a obtenue. Elle paraît enfin sous le titre que voici :

*La Semaine d'Argent, contenant l'histoire de la Seconde Creation ou Restauration du Monde. Desdiée au Prince de Sedan. A Sedan, Par Jaques de Turenne, Imprimeur de son Excellence. M.DC.XXIX.*

A cette date, Abel d'Argent a recouvré quelque sérénité. Candidat au ministère pastoral, élève des meilleurs professeurs de l'Académie protestante de Sedan, il soutient avec autorité les thèses que requiert l'avancement de sa carrière. Profitant de l'assurance que lui donne la pratique des discussions d'apparat, il fait précéder son poème d'une préface non paginée, amalgame de réflexions antérieures et de remarques nouvelles, d'où nous avons tiré la plupart des renseignements dont nous nous soyons servi jusqu'ici. Mais ce texte ne contient pas que des indications biographiques ou psychologiques. Il renferme aussi l'énoncé des caractères divers qu'Abel d'Argent entend imprimer à sa paraphrase parée de la vie du Christ. Certes, comme un calvinien des premiers temps, il déclare — et l'on ne saurait mettre en doute la sincérité de cette confidence :

« Je me contente d'écrire naïvement et sans fard. »

Mais plus loin, il ne craint pas d'ajouter :

« Tant plus un Poëme ha d'artifice, soit és mots, soit en l'invention, tant plus il est loüable, et les termes les plus significatifs sont les meilleurs pour la poësie, qu'on estime plus riche quand elle est ornée de bons epithetes qui ne peuvent empescher la naïveté de nostre langue, quand ils sont François. »

Ecrire avec naïveté, si du moins on prend ce substantif dans son acception baroque, c'est se servir avec gratitude et profusion

de toutes les ressources qu'offre à l'homme sa raison, son langage, son imagination, sa fantaisie, afin d'exprimer, avec une exubérante fidélité et une minutie extatique, tous les détails, même contingents, dont l'ensemble forme la réalité d'un objet déterminé, quel que soit le règne ou l'ordre auquel il appartienne. Ainsi, la naïveté (ou réalisme) baroque, telle que la définit Abel d'Argent, s'interdit les décantations, les simplifications arbitraires du naturel pour mieux réussir dans la peinture sans lacunes d'une nature tant mentale que matérielle.

Epris de naïveté baroque, Abel d'Argent s'abuse lui-même. Lui qui commet sans cesse le péché d'ivrognerie spirituelle que détestaient les premiers calviniens, il prêche, dans un langage outré, à la vertu de sobriété une sublime efficacité religieuse :

« Sainte sobriété que mon ame t'honore  
Et (si, sans profaner, j'ose dire) t'adore !  
Tu nous loges au ciel auprès des Anges saints.  
Tu nous fais contempler les brandons célestins,  
Et loing du bruit mondain tu leves nos pensées  
Vers la part du grand Dieu promptement eslançées. »<sup>1</sup>

Il compare la grâce divine non pas à l'une de ces liqueurs aromatisées dont des droguistes pervers compliquent à l'envi la recette, mais à ce fluide ambré, simple extrait de plantes, où Jean-Baptiste trouvait le soutien de sa vie :

« Et si mon cœur est lent, infirme mon courage,  
Sustente le, Seigneur, d'un peu de miel sauvage  
Aux mortels incogneu, mais cogneu seulement  
De ceux qui nuict et jour vont ton œil réclamant. »<sup>2</sup>

Pendant tant d'opulente naïveté, lui inspirant le désir de figurer dans un petit espace l'intense totalité du réel, ne l'engage à respecter ni l'esprit, ni la lettre, ni le style des Évangiles. Loin d'écouter avec abnégation ce que Dieu tâche de lui enseigner par leur intermédiaire, Abel d'Argent y cherche surtout des occasions plausibles de révéler ses secrètes préférences et d'accéder à ces domaines réservés de la pensée théologique où les premiers docteurs de la religion réformée ne s'aventuraient qu'avec répugnance. Il ne nous laisse pas ignorer que, comme tous les baroques, il aimerait élever un ermitage dans un des lieux sauvages qu'il a fréquentés durant son enfance, afin d'y méditer tels emblèmes naturels, propres à l'inciter à la pénitence :

O sainte solitude ! Ainsi puisse ma gloire,  
Enclose à un recoin des rivages de Loire,

<sup>1</sup> *Op. cit.*, p. 13. — <sup>2</sup> *Op. cit.*, p. 16.

Esclater seulement en celestes chansons  
 Pour loüer l'Éternel du plus pur de mes sons :  
 Et lors qu'un beau matin la doux tombante orée  
 D'un fraischelet Zephire emperlera la prée,  
 Et que l'Astre, au front d'or brillant et tout flammeux,  
 Sortira son beau chef de l'Ocean fumeux,  
 Fay, Seigneur, qu'imitant le mol et tendre herbage  
 Des larmes d'un contrit je mouille mon visage. » <sup>1</sup>

Pareil aux autres baroques, au jour qui donne à tous les objets une précision cruelle il préfère la nuit qui réconcilie entre elles les créatures en les enveloppant dans les ténèbres d'une indistinction paradisiaque. La vèprée de Noël lui inspire ces accents musicalement taciturnes :

« Le Cerf gist dans le bois estendu sur l'herbage.  
 Le Lyon assoupy ne semble plus sauvage.  
 Zephyre sur les eaux en paisibles sillons  
 Regredille l'ondette en menus montillons.  
 Les oiseaux sont muets. Le seul Rossignol veille. » <sup>2</sup>

Abel d'Argent inconsciemment se dépîte que Calvin et ses émules, par crainte de succomber aux subtiles tentations de la démesure, se soient presque toujours refusés à dissertar sur la nature et l'apparition des hiérarchies célestes. Déterminé par l'anagramme qu'il a tiré de son nom <sup>3</sup>, il se croit inspiré par les Anges et décrit leurs inhumains aspects avec la virtuosité byzantine d'un peintre d'icones. Joseph, réfugié en Egypte, voit un je-ne-sais-quoi prendre sous ses regards avisés une espèce de consistance sonore :

« Un poste aux ailes d'or, au parler venerable,  
 Peint de lis et de fleurs, rayonneux en esclair,  
 Comme un orgue animé faict souspirer les airs. » <sup>4</sup>

Le Seigneur place autour du tombeau de son Fils Unique une série de signes capables de terrifier les âmes mécréantes ou débiles :

« Et pour comble d'effroy un Ange de lumiere  
 Pur et blanc comme un lys, la flamme en la paupiere. » <sup>5</sup>

Pour les Démons, frères déchus des Anges, Abel d'Argent manifeste la même curiosité téméraire. Certes, il ne suit pas l'exemple pernicieux des inquisiteurs de la foi et des chasseurs de sorcières. Il n'explore pas seul, au risque de se perdre, les replis du labyrinthe que Satan enroule ou déroule à sa guise. Il se contente de s'associer à Jésus-Christ ; mais, compagnon indiscret, se fait fort de dévoiler

<sup>1</sup> *Op. cit.*, p. 16. — <sup>2</sup> *Op. cit.*, p. 26.

<sup>3</sup> Abel d'Argent = Bel Art d'Ange. — <sup>4</sup> *Op. cit.*, p. 47.

<sup>5</sup> *Op. cit.*, p. 170.

ce que les Ecritures canoniques se gardent, par précautionneuse réserve, d'indiquer :

« Jesus Christ se montrant à la porte d'Averne,  
Le silence s'enfuit et quitte sa caverne,  
Les demons infernaux font un murmure creux  
Et regardent tremblants Christ d'un œil tout affreux :  
Ils se poussent l'un l'autre et cherchent la nuit noire,  
Ne pouvans supporter du Fils de Dieu la gloire. »<sup>1</sup>

Parvenu sous la conduite triomphale du Seigneur au royaume puant où pâtissent les réprouvés, Abel d'Argent ne garde plus aucune réserve. Il s'abandonne, sans se consentir aucun recours, à tous les caprices, à toutes les ruses, à toutes les astuces de sa naïveté rhétorique. Pour mieux faire entendre aux vivants ce qu'est l'enfer, il impose à sa phonétique une couleur expressive, il multiplie les figures de mots, il crée des vocables pittoresques, il développe de longues suites d'allitérations, il répète certaines syllabes avec une telle frénésie qu'il risque de tomber dans les inconvénients de l'équivoque. Le résultat de tant de curiosité est une merveille de haut goût, de faux goût, voire de mauvais goût, qui souffre la comparaison avec les inventions atroces de certains Jésuites baroques :

« C'est un lac sulphureux, un pressoir, un estang,  
De flammes, de terreurs, de demons et de sang,  
Où gron-gronde tousjours le Desespoir farouche  
Où bugle horriblement de l'impie la bouche,  
Où l'ame vit mourant d'un eternal trepas,  
Où l'homme tout entier meurt, et s'il ne meurt pas,  
Où le gouffre ensouffré terriblement ondoie,  
Où le soufre engouffré horriblement flamboie...  
Où groüillent les terreurs et l'effroyable Rage,  
Où soüillent les fureurs tout l'enfer de carnage,  
Où les sanglants sanglots sanglottent sans recours...  
Où nul ne peut souffrir qu'une rage, un orage,  
Où nul ne peut crouppir qu'il n'enrage de rage...  
Et, quand bien des torrents tomberoient en ce gouffe,  
Ils ne pourroient noyer le soufre qui l'estouffe. »<sup>2</sup>

Abel d'Argent, qui comble sans pudeur de ses monstrueuses chimères les utiles lacunes de l'Evangile, n'hésite pas, avec un irrespect quelque peu sacrilège, à placer des discours apocryphes dans la bouche des personnages dont le destin communique à la mission temporelle du Christ. Persuadé que Jean-Baptiste ne peut se retirer du théâtre somptueux — cette orgie, cette danse acrobatique, ce cul-de-basse-fosse — ou s'est dénouée l'intrigue de son drame, sans prononcer des paroles fortes, édifiantes et savoureuses,

<sup>1</sup> *Op. cit.*, p. 7. — <sup>2</sup> *Op. cit.*, p. 207.

il lui attribue, en toute innocence, cette apostrophe au bourreau dont le glaive fend déjà l'air sombre :

« Or sus ! Que tardes-tu ? Trempe en mon sang ta lame.  
Un saint et sacré feu brasille dans mon ame.  
J'enten, j'enten là haut un son harmonieux.  
Je contemple de l'œil les delices des cieux,  
Et mon ame desja de liesse enyvree  
Voltige dans le ciel par la lice aetherée. » <sup>1</sup>

Ainsi qu'on a pu le remarquer aux nombreuses citations que nous avons alléguées, Abel d'Argent, pareil à tous les baroques intransigeants, vit dans un cosmos dont toutes les créatures, unies entre elles par un réseau serré de correspondances, peuvent être interprétées, compte tenu de leurs relations réciproques, comme les arcanes majeures d'un divin jeu de tarot. Habitué à commenter les emblèmes que lui propose le paysage le plus furtivement perçu, il regrette que les maîtres à penser de la religion réformée aient, dans l'ensemble, renoncé aux modes figuratifs d'interprétation des Ecritures où excellaient les glossateurs médiévaux. Certes, il comprend que Calvin par sa doctrine de la Cène a sauvé la symbolique chrétienne d'une ruine apparemment inévitable. Disciple respectueux du grand Picard, il aime révéler la dignité sacerdotale de Jésus et, dans un transport d'allégresse, déclare à propos de celui-ci :

« Il a cassé les loix de l'Hostie sanglante. » <sup>2</sup>

Les docètes, en revanche, échauffent sa bile. Il invective contre eux, sans consentir à les admettre à merci :

« Arriere de mes vers, Docteurs Marcionites,  
Malings Manicheens, imposteurs, hypocrites,  
Qui, profanes, ozez asseurer meschamment  
Que Jesus du penser souffrit tant seulement,  
Renversant de sa mort le celeste merite,  
Le roc de nostre espoir et de toute l'eslite. »

Il déteste les catholiques romains, coupables, eux aussi, d'exténuer l'efficace du trépas du Christ en s'obstinant à « tous les jours... offrir

Un autre Jesus Christ pour les morts secourir. » <sup>3</sup>

D'ailleurs,

« ... les mondains Romanistes  
Et tous ces grands Docteurs, nourrissons Loyolistes... » <sup>4</sup>

incapables de distinguer réalité et matérialité, ne vous méconnaissent-ils pas,

« Doux Signes du haut ciel, Sacrements véritables, »

<sup>1</sup> *Op. cit.*, p. 21. — <sup>2</sup> *Op. cit.*, p. 17. — <sup>3</sup> *Op. cit.*, p. 159.

<sup>4</sup> *Op. cit.*, p. 143.



tandis que les seuls calviniens professent une théorie correcte de la présence divine dans l'Eucharistie ?

Mais quel dommage que ces fidèles sans fraude, qui conservent si jalousement dans leurs tabernacles la substance même du christianisme, se bouchent, par l'effet d'une timidité incongrue, les yeux de l'esprit et se refusent à enrichir d'édifiantes métaphores les images cardinales que leur indique, que leur propose, que leur présente l'Évangile ! Abel d'Argent, au moment où il prend les espèces sacramentelles, s'imagine lui-même sous l'aspect d'un enfant chétif et malade et naïf qui tette avidement le flanc percé de Jésus :

« Tu pourras à ce trou (comme d'un roc celeste)  
Desalterer la soif qui ton ame moleste,  
Tu pourras à ce trou d'un desir precieux  
Succer un saint nectar, voire le miel des cieux. »<sup>1</sup>

Il ne s'arrête pas en si bonne voie, mais, se laissant attirer, comme la plupart de ses contemporains, par les sublimes vertiges du raisonnement analogique, il compare le Nouvel Adam au Père profond des hommes et feint de tenir la plaie qui crève le flanc de Jésus pour l'orifice d'une espèce de matrice mystique d'où jaillit l'Église, Eve rénovée :

« Comme le Createur de ce bel ornement  
Tira du flanc d'Adam sa compagne dormant,  
Ainsi le Tout-puissant rachette son Eglise  
Par le sang et par l'eau, la remet en franchise,  
La tire du costé de Jesus s'endormant  
Et d'une artiste main l'homme va reformant. »<sup>2</sup>

Même si l'on peut, à juste titre, regretter qu'Abel d'Argent, trop distrait par l'érotique et l'esthétique d'un monde qu'il tente de guinder vers le ciel, reste toujours peu ou prou un théologien de la chair et du sang, du moins ne saurait-on lui contester l'usage d'un sens eschatologique qui lui permet parfois, grâce à de puissants efforts, de s'arracher au flux diapré des appréhensions distinctes et d'attendre avec des frémissements d'impatience le retour du Seigneur. Pour exprimer cette nostalgie, que tous les accidents de l'histoire entretiennent et exaspèrent, sa naïveté baroque trouve des traits poignants, comparables à ceux que l'on admire dans les satires épiques d'Agrippa d'Aubigné.

Comme lui il déplore que la chrétienté, au lieu de se préparer avec sagesse au second Avènement, se complaise dans les horreurs des combats, ce qui contraint la Paix à jouer un triste personnage et à élever cette protestation pathétique :

<sup>1</sup> *Op. cit.*, p. 158. — <sup>2</sup> *Op. cit.*, pp. 158-9.

« L'Europe, mon sejour, m'exile de sa terre.  
Le Monde me poursuit. Chacun me fait la guerre.  
Les enfants de la nuict s'eslevent contre moy.  
L'enfer et l'Antechrist ne me laisse à recoy. »<sup>1</sup>

La chrétienté, loin de prendre le sac et la cendre et de se repentir des massacres qu'elle laisse perpétrer sous ses yeux, aime mieux se soûler du vin que lui verse *la grande Paillarde*. Elle conclut un pacte avec Satan. Celui-ci lui adresse

« ... des messagers,  
Sophistes imposteurs, nocturnes, mensongers, »

qui

« Broüillent d'un faux discours les debiles cerveaux, »

et s'emploient à justifier par *un amas de miracles*, par mille *Edicts nouveaux*<sup>2</sup>, les crimes sans nom que l'on commet au nom d'un Seigneur compatissant.

A ce pullulement de *faux Prophetes*<sup>3</sup>, au spectacle intolérable que lui offrent tant de charniers fumants, Abel d'Argent conjecture que la fin des temps est proche. Exalté par la lecture de la révélation de saint Jean, il n'arrive plus à concevoir le Christ affectueux et passible qui le nourrissait naguère d'une substance pleine de grâces. C'est un triomphateur impitoyable qu'il voit paraître sur un fond orageux :

« Christ és nuës viendra sur un grand cheval blanc  
Qui ronfle le tonnerre et le meurtre et le sang.  
Ses yeux, comme fourneaux, d'une eternelle flame  
Embrazeront les airs, effrayeront toute ame.  
Son chef, ceint de Lauriers et de fins diamants,  
Fera peur aux forçats des infernaux tourments.  
En sa bouche il aura une lame flambante —  
Juste effroy des meschans, et des esleus l'attente. »<sup>4</sup>

Suit une vision du Jugement dernier qui se recommande par une ingénieuse présence des plus élevés parmi les objets cosmiques. Abel d'Argent, se rappelant que la doctrine calvinienne admet et conclut d'un certain sens la gnose franciscaine, ne veut citer à la barre du tribunal de Dieu d'autres accusateurs que les éclatantes créatures stellaires — ce qui lui inspire les réflexions que voilà :

« Le Soleil qui sembloit bien-heurer tes desirs  
Au Sauveur contera tes immondes plaisirs.  
La Lune, qui parfois sous ses ailes brunettes  
Favorizoit de nuict tes sales amourettes,

<sup>1</sup> *Op. cit.*, p. 77. — <sup>2</sup> *Op. cit.*, p. 78. — <sup>3</sup> *Op. cit.*, p. 77.

<sup>4</sup> *Op. cit.*, p. 198-9.

Tes souspirs clandestins, tes larrecins honteux,  
Monstrera tes forfaits au Monarque des cieux.  
Et quand bien ces tesmoins manqueroient de parole,  
Les astres parleroient... »<sup>1</sup>

Petit maître baroque, Abel d'Argent, que ne retient jamais le frein d'un génie péremptoire, prouve par son exemple avec quel zèle les écrivains calviniens de langue française se hâtaient de suivre les modes esthétiques de leur temps. Certes, Calvin et Bèze, craignant que le paganisme furieux de Ronsard et de ses amis ne séduisît l'âme des littérateurs huguenots, leur prescrivirent de se confiner entre les bornes d'un marotisme ascétique. Mais ils ne purent les contenir longtemps dans une lice si restreinte. Tous bientôt connurent et coururent à l'envi l'aventure un peu endiablée de la quête baroque. Les formes religieuses de leur christianisme y prirent un aspect convulsé, charnel, transitoire, évanescent, anxieux, sans que son originalité fondamentale s'altérât pour autant. Se servant d'hiéroglyphes, d'emblèmes, d'adages analogues à ceux qu'employaient leurs adversaires catholiques, ils pensaient arriver de la sorte à s'en faire mieux entendre. Mais ils n'y parvinrent pas, car, disciples du grand restaurateur de la symbolique chrétienne, lorsqu'ils utilisaient le langage figuré des baroques, ils avaient à cœur d'en sauvegarder la réalité, même lorsqu'ils semblaient dérober celle-ci sous un masque trop dense de matière — réussite que les spirituels baroques d'obédience romaine, nominalistes épais, ne surent ni ne voulurent jamais atteindre, peut-être...

ALBERT-MARIE SCHMIDT.

*Université de Lille*

<sup>1</sup> *Op. cit.*, p. 202.